

LE MYTHE DE THULE

I. Le soleil d'ambre



Vers la mystérieuse terre du nord

Le pouvoir que contiennent ces deux syllabes *Thulé* est emplit de mystère. Il suffit de les prononcer, devant le feu qui brûle devant la cheminée, et aussitôt les yeux s'emplissent de quelques rêves surgit du fond des âges. Cinq mille ans d'errance héroïque se réduisent en un seul instant fugitif. Pour comprendre ce mythe il faut s'embarquer, s'encalminer dans les bancs de brume, ne pas pouvoir franchir ce mur gris, opaque, impénétrable, où le ciel et la mer se confond en un même instant palpable et glacial, qui barre la route et défend à jamais les mystères de Thulé.

En suivant le vol des mouettes, on part jusque sur l'île sacrée des hommes du Nord, à Hélioland, et dans les rues brumeuses de Munich, pour revenir au point de départ du découvreur antique de Thulé, la patrie de Pythéas.

Dans toute légende, on cherche une **étymologie*** qui satisfasse au mythe*. Au départ, les érudits allemand ont pensé à une origine germanique, mais sans pouvoir donné une explication digne de ce nom. On a pensé à des mots grecs tels que *Tholos*, brouillard, ou *Tele*, loin. Finalement une acceptation valable du point de vue étymologique, serait celle de Samivel voyageur et alpiniste chevronné, dans son livre *l'Or de l'Islande* il propose une origine celtique : *Thual*, ce qui veut dire la Terre du Nord.

(De plus le mot *Tulà*, en sanscrit, signifie « balance ». Selon René Guénon, dans le *Roi du monde*, la balance au-delà du signe zodiacal évoque une constellation polaire : La Grande Ourse et la Petite Ourse ont été assimilées aux deux plateaux

d'une balance. Et c'est du pôle que repose effectivement l'équilibre de ce monde. On retrouve donc le symbole nordique primordiale.)

Thulé est donc bien le Nord, ce Nord dont nous vient toute lumière. Ce mot celtique prouvait l'étroite parenté de tous les Hyperboréens depuis la grande dispersion. Mais Thulé n'est pas seulement l'île mystérieuse découverte par Pythéas le Massaliote, c'est aussi un symbole qui recouvre toute la réalité disparue de l'antique Hyperborée* et en appréhende la force tellurique.

Le premier grand historien grec connu, Hérodote, parlait déjà de Thulé, et en termes combien étranges : « C'est une île de glace, située dans le grand Nord, où vécut des hommes transparents. »

Ce que les bibliothèques ont réussi à sauver du raz de marée chrétien nous renseigne assez bien sur le voyage de Pythéas, mais laisse encore subsister de larges bancs de brumes.

Massalia , le départ de Pythéas.

La raison « officielle » du périple entrepris par le Massaliote vers – 330 est de trouver une route maritime directe pour rapporter dans sa patrie l'étain de Cornouailles et l'ambre de la Baltique. Ceux qui dirigeaient la Cité trouvaient que les transports par terre, à travers le continent celtique, obéraient vraiment par trop leur négoce. En ce IV^{ème} siècle avant notre ère, la puissance de Massalia s'étend de Monaco à Péniscola en Catalogne. L'ambition lucrative rongait Massalia et la grande cité gardait l'ambition de régler un jour ses comptes avec Carthage, sa rivale.

Mais l'esprit de négoce n'explique pas tout. Les Archontes qui gouvernent aristocratiquement la ville, se demandent s'il n'existe pas, vers la mer libre et le Nord, quelque continent mystérieux, dont le contrôle leur donnera la puissance matérielle et aussi spirituelle. Rêves transmis par la seule tradition d'une terre mystérieuse et sacrée, où serait né **le peuple source**. Les hyperboréens sont bien davantage imaginés comme des ancêtres que comme des contemporains.

A voir revivre les Massaliotes, de ce siècle de splendeur, on commence à comprendre que l'Orient n'était pas perçu par eux comme le berceau de leur race, mais au contraire, comme l'ennemi. La séculaire rivalité avec les Carthaginois actualisait le choc de deux mondes antagonistes. Grâce à Pythéas et à ses compatriotes, on peut comprendre que dans l'Antiquité, voici deux millénaires et demi, entre le déclin d'Athènes et le règne de Rome ce que nous appelons aujourd'hui le Nord et le Sud délimitaient les extrêmes d'une même aventure humaine. On peut alors supputer que cavaliers Doriens et marins Massaliotes, devenaient alors, les descendants direct des Hyperboréens.

La navigation de Pythéas s'inscrit ainsi, à qui connaît l'origine commune des peuples d'Europe, dans le cycle de l'Eternel retour. Comme Alexandre qui a renoué le lien solaire unissant autrefois les montagnes de Macédoine aux plaines de l'Indus. Massalia veut, à son tour, apporter le poids de son génie maritime à cette redécouverte des liens du sang et de la foi.

« Autour de l'océan » un journal de bord mutilé.

Le récit intégral du voyage de Pythéas et la carte qui l'illustre ont été brûlés lors de l'incendie criminel de la bibliothèque d'Alexandrie par les chrétiens, sous la direction de l'évêque Théophile. Celui-ci voulait réduire par le feu les païens réfugiés à

l'intérieur du « serapeum », ce qui nous prive de deux des documents les plus précieux.

Du journal de bord de Pythéas, on ne connaît que le titre : « *Autour de l'océan* ». Quelques fragments ont été conservé par Strabon. Mais les commentaires de cet érudit, qui vivait au début de notre ère en Cappadoce et qui n'a jamais franchi les limites de sa cité. Apparaissent aussi suspects les volumineux ouvrages de tous ces polygraphes qui écrivent toujours les mêmes fables venimeuses sur cette « mystérieuse et inquiétante » Société de Thulé de 1919 car, déjà dans l'Antiquité, le goût du sensationnel et de l'équivoque faussait l'information.

D'autres témoignages - mêmes indirects - peuvent cependant servir de guide. Dans son *Journal de bord de Pythéas de Marseille*, un écrivain, Ferdinand Lallemand, s'est livré à une véritable enquête littéraire et archéologique : il a pu alors restituer ce qu'il nomme, avec un bel élan « Un merveilleux Pont du Vent posé sur la route des Baleines. » Il fait appel aux textes de Cosmas Indicopleustès, de Denys le Périégète et de Pline l'Ancien. Il a lu le livre publié par le Suédois Arvedson en 1824 et conservé à la bibliothèque d'Upsal ; il a connu le Marseillais Gaston Broche, professeur à l'université de Gênes et auteur d'une thèse capitale sur Pythéas.

Pythéas veut un navire solide et rapide. Quilles de chêne, bordés recouvert de plomb, éperon de bronze. Sa pentécontore (navires habituels des expéditions guerrières et des traversées hauturières des marins grecs) peut naviguer à la rame et à la voile. Comme le feront dans un millénaires les « drakkars » des Vikings que l'on doit, d'ailleurs, appeler « snekkars » ou « Knorr » ». La pentécontore est conçue pour naviguer dans les mers du Nord, affronter les glaces, brumes et les brusques rafales de vent furieux, qui creusent soudain des précipices dans la mer. Le Massaliote place son expédition sous le patronage d'Apollon*, le dieu* du soleil qui apparaît bien, comme un frère méridionale de Balder.

L'extraordinaire voyage de Pythéas

Commence alors le long voyage vers Thulé. Le navire de Pythéas franchit les colonnes d'Hercule et affronte la mer libre. Il croise au large des côtes d'Ibérie, fait voile d'une seule volée de Galice en Armorique. Il arrive à l'île d'Ouessant et met le cap plein Nord sur la Cornouailles britannique. Il cingle ensuite vers les îles Cassitérides, qui sont sans aucun doute les Scilly. Pythéas est arrivé au cœur du pays de l'étain. Puis il décide de longer les côtes de la (grande) Bretagne. Au bout de deux mois de navigation, il se trouve au cap Orcas, aujourd'hui Duncansby Head. Ainsi arrivés au pays des Pictes l'équipage croit qu'il a enfin atteint le but de leur voyage. Pythéas demande alors a ces barbares s'ils sont à la fin du monde. Les guerriers aux bracelets de bronzes et aux torsos peints lui répondent que au delà de l'océan qui se prolonge a perte de vue vers le Nord, s'étend une île étrange où seul peuvent aborder ceux qui ont le cœur pur.

Pythéas poursuit donc sa route plein Nord, il longe les îles Orcades qu'il laisse à tribord. Puis il dépasse le îles Shetland, il les situe « au larges des terres germaniques », alors que l'île d'Unst, la plus septentrionale des Shetlands, se trouvent à mi-chemin de l'Ecosse et de la Norvège. Pythéas navigue ensuite vers les îles Féroé, la pentécontore les dépasse et les laisse lentement disparaître derrière elle.

Cela fait donc six jours, que Pythéas et ses compagnons ont quitté le cap Orcas, à l'extrémité septentrionale de l'Ecosse. Et enfin ils aperçoivent à nouveau la terre.

Aucun marin n'était jamais revenu pour dire ce qui se trouvait sous une telle latitude. Si les hommes veulent un jour retrouver le monde des hyperboréens et devenir semblables aux dieux*, c'est vers le Nord qu'ils doivent border les voiles.

A la rencontre du Septentrion et de l'Occident, ne meurt plus le soleil.

L'île du soleil et de la vie.

Pythéas le massaliote reste donc le seul navigateur connu de l'Antiquité qui soit allé jusqu'à Thulé. On imagine mal aujourd'hui la somme de connaissances et de courage qu'il a fallu pour arriver jusqu'à la l'île mystérieuse des hyperboréens. Le mythe* de Thulé c'est aussi, cette grande saga maritime, cet affrontement de l'homme avec l'océan et avec la peur : Pythéas donne à la légende sa véritable dimension.

Cette île mystérieuse, beaucoup ont voulu la situer avec précision sur la carte, sans d'ailleurs, très bien comprendre que *l'Ultima Thulé* reste, même au temps de Pythéas, un symbole spirituel, bien plus que géographique.

Identifier Thulé a longtemps préoccupé géographes et historiens. On peine à comprendre les hésitations où les erreurs de tous ceux qui ont essayé de situer Thulé ailleurs qu'en Islande. Car bien que fragmentaire, le témoignage de Pythéas sur cette découverte est capital.

Selon lui Thulé se trouve à six jours de navigation du pays des Pictes. Apparemment il a mis sept jours Pour couvrir les mille kilomètres qui séparent les caps pyrénéens du Roussillon et le détroit de Gibraltar. Le trajet de l'Ecosse à l'Islande, par les Iles Féroé, représente environ la même distance de mille kilomètres. Pythéas situe par ailleurs Thulé, au nord de la Grande-Bretagne. Son trajet l'amène obligatoirement vers l'Islande.

D'autres hypothèses, quelque peu fantaisiste, pour situer Thulé ont été imaginé, allant des Iles Féroé, à l'île d'Iona, situées à l'est des Hébrides, à Unst l'île la plus septentrionales des Shetlands, à Ouessant au large de la petite Bretagne à Hélioland, la sentinelle des côtes de Frise. Il y'a aussi la Thulé de Fridtjof Nansen, qui la situe, dans son livre *Nord i Takeheimen*, sur la côte occidentale de la Norvège. Mais il semblerait que le navigateur norvégien c'est quelque peu laisser guider par le chauvinisme national, plutôt que par l'analyse du parcours maritime de Pythéas.

Mais il faut comprendre que Thulé l'Ultime, n'est pas Thulé l'Unique : spirituellement Thulé reste une île sacrée, comme Iona pour les Celtes* et Hélioland pour les Germains*. On ne pourra jamais découvrir, la vraie localisation de Thulé. Car on peut dire que plusieurs îles méritent le nom sacré* de Thulé.

Le « poumon de la mer » au-delà du cercle Artique.

Géographiquement, et si l'on suit la logique maritime, toutes les hypothèses autres que l'Islande semblent fausses.

D'après les récits de Pythéas, l'identification Islande/ Thulé est fort probable. Persuadé d'avoir navigué plein nord, le Massaliote, serait donc arrivé a la pointe nord-est de l'île. La montagne qu'il a aperçue, "si haute au-dessus de l'eau ", ce serait alors l'Oster Jökull, fort bien défini par les instructions nautiques, dans une description semblable à celle de Pythéas : « Il existe, à quelque distance du sommet, un mamelon noir, le Gvödnarstein, où, par un phénomène physique inexpliqué, les neiges et les glaces ne séjournent jamais. Par temps clair, on peut le voir à plus de trente lieues au larges. »

Ensuite Phytéas aurait accompli le tour de l'île, en utilisant les courants polaires. C'est au cours de ce périple septentrional qu'il voit les "poumons de la mer" et

les brumes du bout du monde.

Il navigue alors dans un élément étrange : « Ce n'est pas de la glace dure, ce n'est pas de l'air, ce n'est pas de l'eau. » Cela peut-être une définition, de ce que les géologues donnent du “**pack**” ce mélange d'eau et de “floes” ou glace flottante, que l'on peu rencontrer au-delà du cercle Arctique qui, précisément coupe l'Islande. C'est, peu être, ce que Pythéas a franchi.

Thulé découverte, Pythéas semble avoir atteint le bout du monde. Il a franchi le cercle Arctique. Au delà, vers le pôle, ce n'est que brouillard, glace, néant. Thulé restera pour longtemps la dernière terre septentrionale reconnue. D'où ce nom même d'*Ultima Thulé*.

Pythéas inaugurerait donc une extraordinaire voie maritime qui ne sera pas reprise de sitôt. Il avait été marqué à jamais du signe du vrai soleil.

A la recherche du pays de l'ambre roux.

Le but de son voyage était avant tout, d'atteindre le pays où se récolte l'ambre*. La précieuse et odorante [résine] fossile exerce sur les Hellènes une sorte de fascination, qui ne peut se comparer qu'à celle de l'or. L'ambre conserve son caractère magique*. Il reste vivant et divin.

Pythéas met le cap sur la Norvège, il veut atteindre le pays des Bergues, là où les montagnes plongent à pic dans la mer. Etrange et sauvage contrée, où les sapins et les vagues forment le décor des fjords. Mer et Terre à jamais confondues.

Pythéas et son équipage abordent un village de pêcheurs. Là sera l'actuelle Bergen. Pour poursuivre sa route vers le pays de l'ambre, Pythéas cherche à nouveau un pilote. Un homme du pays, aux yeux clairs et à la barbe blonde, offre ses services au Massaliote. Il le guidera vers l'île de l'ambre qu'il appelle *Aba-Alo*. L'île de l'ambre sera atteinte après une longue navigation dans un décor de falaises, d'îlots, de détroits.

Là encore, surgit une longue polémique entre tous ceux qui ont essayé d'identifier *Aba-Alo* : Il y a *Vendsyssel* une des îles de l'archipel danois, *Bornholm* en Baltique ou *Héligoland* en Mer du Nord.

Vendsyssel coiffe la péninsule du Jutland, dont elle est séparée par un étroit bras de mer. Cette région fascine par son rôle capital dans l'histoire de notre monde ; des centaines de sépultures, entourées de pierres levées, en témoignent encore. Ce prodigieux cimetière est en réalité, le véritable berceau de l'Europe* et le Jutland a vu partir, à la conquête des océans et des royaumes, les plus hardis de tous les fils d'Hyperborée.

La première hypothèse : Pythéas a franchi les détroits du Sund, qui sépare le Danemark de la Scanie, et a pénétré fort avant en Baltique. Il aurait pu ainsi découvrir l'île de Bornholm, puis celle de Gotland, au cœur de la « Méditerranée du Nord ».

La seconde hypothèse semble plus séduisante : Pythéas n'aurait pas franchi les détroits du Sund et serait resté à croiser sur l'actuel Dogger Bank des pêcheurs de la Mer du Nord. **Alors, Alba-Alo c'était Héligoland.**

Alba-Alo apparaît déjà comme une seconde Thulé. C'est la véritable « capitale » de ce pays de l'ambre, qui se situe sur la côte ouest du Jutland et du Slesvig. Les Allemands appellent encore Bernsteinstrand ce littoral de la Mer du Nord et il existe sur la côte du Danemark une localité du nom de Glesborg, ce qui signifie la ville de l'ambre.

L'historien maritime Jacques Mordal, qui a consacré un livre à Héligoland, rap-

pelle que l'île porta successivement les noms de Albacia (ce qui ressemble à Aba-Alo), Balcia, Basileia, Austeravia (de l'Allemand *Auster*, huître), puis Glessaria, où se trouve la racine Gles, ambre, comme dans Glesborg.

Ce nom mystérieux d'Alba-Alo, ne peut-il pas se rapprocher de celui d'Avallon, ou Abalon, qui désigne, dans le légendaire irlandais, « l'île blanche », où l'on ne voit jamais la mort. Certains voudraient voir dans ce mot Avallon le mot Kymrique « Afal » qui signifie pomme. L'île sacrée serait donc « l'île des pommes », ce qui fait songer aux légendaires Hespérides où Hercule obtint les pommes d'or en gage d'immortalité.

Pour d'autres, **l'île d'Avallon n'est autre que l'île d'Apollon**. On retrouve alors le symbole « solaire » de ce dieu dorien dont les sœurs viennent pleurer des larmes d'ambre dans l'île sacrée. Ce qui nous ramène en Mer du Nord où en Baltique. Il se peut donc que Aba-Alo soit Avallon ou Albacia, c'est à dire Hélioland.

Après soixante-quatre jours de voyage, Pythéas regagne sa patrie. Jamais, le long des quais de Massalia, on n'aura vu navire aussi superbement lesté. L'étain et l'ambre, lui assurent la fortune. Mais ce qui lui assure à jamais la gloire, c'est la découverte de Thulé.

Thule décrite par les écrivains de l'antiquité.

Aussitôt va naître, autour de ce voyage, une prodigieuse curiosité. Pour soulever un tel élan de foi, il fallait donc que le Massaliote eût découvert, avec Thulé, quelque vérité essentielle ! Désormais, au retour de Pythéas, l'île du bout du monde est entrée dans la légende. Son existence tangible, va renforcer singulièrement le mythe*.

Même si Strabon dans sa *Géographie* traite à plusieurs reprises, le Massaliote de menteur. Il ne peut s'empêcher de citer l'essentiel de son récit : « Pythéas dit que les parages de Thulé, qui est la plus septentrionale des îles britanniques, constituent la dernière (des régions habitables) et que là le cercle décrit par le soleil au solstice d'été est identique au cercle arctique. »

Dans son *Histoire naturelle*, Plin l'Ancien, va également citer Pythéas et évoquer son voyage à Thulé : « Au jour du solstice, le soleil s'approchant d'avantage du pôle du monde et décrivant un cercle plus resserré éclaire d'un jour continu, pendant six mois, les terres qui sont sous lui, et il y'a inversement nuit continue lorsque le soleil, passe de l'autre côté de la terre, et c'est ce qui se passe dans l'île de Thulé... »

Ainsi dès la plus haute Antiquité, Thulé devient l'île solsticiale par excellence. Elle ne va plus cesser, pendant plusieurs siècles, de hanter les historiens, les astronomes et les poètes. Un mythe est en train de naître, qui rejoint la légende des Hyperboréens et constitue la genèse même de la profonde unité européenne, exaltant son origine dans le Nord ancestral.

Denys le Périégète n'hésite pas à célébrer en vers grecs, les mystères de l'île sacrée dans sa *Description du Monde* :

« Par une longue route, plus loin,
Fendant de son étrave l'Océan,
L'île de Thulé, sur un bon navire,
Tu réussiras à l'atteindre,
Thulé, où du soleil rapproché du pôle des Ourses

*Jour et nuit, toujours visibles,
Se répandent à torrents les flammes. »*

Le mystère de l'île du bout du monde dans la tradition oghamique

D'un point de vue mythique, on peut dire qu'il existe une parenté, chargée de tous les effluves de nos traditions hyperboréennes, entre les îles sacrées*. L'Islande, dans ce contexte s'impose. Mais Iona ou Héligoland tiennent leur place dans ces légendes qui recourent les souvenirs et les nostalgies de nos lointains ancêtres. Apollon prend place à côté des dieux solaires des Celtes* et des Germains*.

Le thème de l'île sacrée revient dans notre commune mythologie hyperboréenne et nul ne l'a décrit avec plus de poésie que les vieux irlandais dans la Tradition Oghamique :

*Il est une île lointaine,
Tout autour resplendissent les chevaux de la mer,
Course blanche autour de la vague écumante,
Que soutiennent quatre pieds
Brillant est le soleil, suite de victoires,
Plaines où jouent les armées,
Les bateaux luttent avec les chars,
Dans la plaine du Sud du Bel Argent ;
Des pieds de bronze sous elle,
Elle brille à travers les mondes délicieux,
Terre aimable à travers les mondes de vie,
Où pleuvent un grand nombre de fleurs...*

Françoise Le Roux, qui cite ce texte dans un essai sur les *Iles au Nord du Monde*, rappelle que cette terre porte des noms variés, tels *Tir nan-Og*, La terre des jeunes, *Tir nam-Beo*, la Terre des Vivants, *Tir Tairngiri*, la Terre des promesses.

La place des îles dans notre antiquité païenne est très importante, car ces îles ont été, tout naturellement, le refuge des druides face aux invasions romaines, comme plus tard seront en mer Baltique *Æsel* ou *Rühnö* dans le golfe de Courlande, face aux attaques chrétiennes. Ce sont des centres spirituels ou encore des centres traditionnels. Ici les morts retournent à l'état de primordialité ; et les sages par contre deviennent détenteurs de secrets ou de mystères.

L'initié* constitue-lui aussi une sorte d'île de science et de sagesse au milieu du flot des ignorants.

DU MYTHE DE THULE AU MYSTÈRE DE L'ATLANTIDE

Le symbole* de ce rapprochement entre Thulé et l'Atlantide* se retrouve dans un texte du XII^{ème} siècle. Honorius Augustodunensis évoque l'Île Perdue « qui se cache à la vue des hommes, est parfois découverte par hasard, mais devient introuvable dès qu'on la cherche. » Ici Thulé l'ultime devient Thulé l'inaccessible.

Plutarque dans *De facie in Orbe lunae* situe aussi l'île, par delà l'Islande, « Chronos, le dieu de l'âge d'or, sommeille sur un rocher brillant comme l'or même, où des oiseaux lui apportent l'ambrosie ». Il précisait [déjà] que ce rocher se trouvait au delà des îles Fortunées, « plus loin vers le Nord » .

En s'embarquant pour Thulé, dans le sillage de Pythéas, on découvre l'Islande, qui reste depuis le temps de l'Edda et des sagas, la terre sacrée* des Hommes du Nord. Il ne reste plus qu'à essayer de découvrir l'origine* même de la mystérieuse race aux yeux clairs et au cheveux d'or.

Les Textes de Platon.

Dans le *Timée*, Platon fait raconter par Critias le Jeune cette « légende historique ». Critias la tient de son grand père Critias l'Ancien, qui la tient lui-même de Solon, le philosophe itinérant. Quant à Solon il doit cette révélation à des prêtres* égyptiens. Cela fait une demi-douzaine d'intermédiaire et on imagine le travestissement que subit la vérité historique. Aussi l'Atlantide entrera-t-elle dans l'Histoire comme un mythe et non pas comme un fait, comme un mystère et non comme une réalité.

Solon, « le plus sage des sept sages », entend parler en Égypte des grandes catastrophes naturelles et de la destruction de cités entière par le feu et par l'eau. Selon ses interlocuteurs, les survivants de ces cataclysmes ne sont souvent que des illettrés et des ignorants ; leur héritiers ne savent plus ce qui s'est passé dans l'ancien temps. Les Égyptiens, qui rapportent ces choses, affirment alors au voyageur hellène que les Athéniens, ont jadis anéanti une puissance qui voulait conquérir l'Europe l'Asie et l'Afrique. Elle venait d'une île située dans la mer Atlantique.

L'erreur de Platon est de faire remonter ce gigantesque combat à huit ou neuf mille ans. Mais la description qu'il donne de l'Atlantide reste d'un singulier pouvoir d'évocation :

« Une île se trouvait **devant le passage des colonnes d'Hercule**. Cette île était plus grande que l'Asie (mineure) et la Libye réunies. Dans cette îles de l'Atlantide des rois avaient formé un empire grand et merveilleux. Ils tenaient la Libye jusqu'à l'Égypte, et l'Europe jusqu'à la Tyrhénie. Or cette puissance avait décidé de conquérir tout le bassin méditerranéen, mais Athènes vainquit les envahisseurs. Mais dans le temps qui suivit, **il y eut des tremblement de terre effroyables et des cataclysmes. Même l'île de l'Atlantide fut engloutie.** »

Un nouveau dialogue de Platon le *Critias*, va lui aussi évoquer le mythe de l'Atlantide. Lorsque les dieux* se sont partagés la Terre, c'est **Poséidon**, le dieu de la mer qui reçut l'île de l'Atlantide. La race des Atlantes proviendra de son union avec une fille de l'île Clito. De ce couple naîtront dix garçons, l'aîné, **Atlas** deviendra le premier roi de l'Atlantide.

Dans ce texte Platon décrit avec une grande précision l'île des Atlantes. Il décrit ensuite minutieusement les installations hydrauliques de l'île, alimentées par une source d'eau froide et d'eau chaude. Parmi les ressources dont dispose le roi Atlas, la plus extraordinaire est un mystérieux métal, **l'orichalque**, « le plus précieux après l'or des métaux qui existaient en ce temps là. »

Il décrit aussi le cérémonial du serment et du jugement des rois. Les dix souverains fils de Poséidon, qui se partagent l'île, se réunissent tous les cinq ans **[N1]** dans le temple de leur père. Ils sacrifient des taureaux au sommet d'une colonne d'orichalque. Une fois les taureaux égorgés, ils remplissaient de sang un cratère et aspergeait d'un caillot de ce sang chacun d'entre eux. Sur la colonne outre les lois, il y avait, gravé, le texte d'un serment qui proférait les anathèmes les plus terribles contre qui le violerait.

Et une fois la nuit venue, après avoir éteint toutes les lumières autour du sanctuaire, ils jugeaient et subissaient le jugement. La justice rendue, ils gravaient les sen-

¹ **Nrt** : En grec, cela veut dire tous les 4 ans échus, comme les Jeux*... Olu/ Olympiques !

tences, sur une table d'or.

Le *Critias* énumère les lois de ces rois atlantes. Elles leur interdisent de prendre les armes les uns contre les autres, et leur commandent de toujours délibérer en commun et de laisser, en toute circonstance, l'hégémonie à la race d'Atlas.

Mais ces dix fils de Poséidon et de Clito l'Atlante vont épouser des femmes qui ne sont pas de leur sang. Platon décrit alors la dégénérescence de cette race royale de souche divine, avec des accents qui semblaient, soudain, annoncer les célèbres prophéties du comte Arthur de Gobineau cet aristocrate normand hanté par la décadence : « Mais quand l'élément divin vint à diminuer en eux, par l'effet du croisement répété avec de nombreux éléments mortels, quand domina le caractère humain, alors, incapables de supporter leur prospérité présent ils tombèrent dans l'indécence. »

Alors Zeus, le dieu des dieux, voulut châtier les Atlantes et ils réunit ses pairs dans leur demeure « située au centre de l'Univers où on voit de haut tout ce qui participe du Devenir. »

Le manuscrit du *Critias* se termine par une phrase à jamais inachevée : « Et, ayant rassemblé les dieux, Zeus leur dit... »

Personne ne devait connaître la fin de cette tragique histoire des Atlantes. Par le *Timée* on sait seulement que **l'île à été engloutie au cours d'une fantastique catastrophe naturelle.**

Jean-sylvain Bailly, un français "inventeur" de l'Atlantide hyperboréenne

Les thèses soutenues par Jean-Sylvain Bailly, dans ses *Lettres à Voltaire sur l'Atlantide de Platon*, ont le double mérite de la logique et de la clarté. Né à Paris en 1736, il se passionnera pour les belles lettres et l'astronomie. Il entre alors en correspondance avec Voltaire. Député aux états généraux, il préside la Constituante lors de l'assemblée du Jeu de Paume, et devient le premier maire de Paris. Mais il reste un modéré et sera finalement guillotiné en 1793. Sa carrière d'homme politique, en ces temps troublés de la Révolution, a, sans conteste, fait oublier le plus original de son œuvre : cette recherche fiévreuse de l'Atlantide et de la race primitive de l'Hyperborée.

Pour Bailly il ne saurait y avoir de doute. Il rapproche le pays des Atlantes et le jardin des Hespérides, citant Apollodore : « Les pommes d'or enlevées par Hercule ne sont pas, comme quelques-uns le pensent, dans la Lybie, elles sont dans l'Atlantide des Hyperboréens. ». Il affirme avec force dans une de ses lettres à Voltaire :

« Ce n'est pas de l'Orient qu'est venue la source des Lumières, c'est l'Occident qui a produit les druides et les précepteurs du monde... Toute les fables nous ramène vers le Nord. Celle de Phaéton y est lié par la production de l'ambre jaune, par le fleuve de l'Eridan qui va perdre ses eaux dans l'océan septentrional. Tous les travaux d'Hercule, vrais ou allégoriques, y ont été exécutés ou inventés. Le jardin des Hespérides est près du Pôle. J'avoue que cette conclusion est surprenante... »

Ainsi va naître en plein siècle des Lumières, cette idée nordique, dont un astronome français se trouve le premier « inventeur ».

Jean-Sylvain Bailly croit à l'unité du mythe primitif européen et rattache ainsi l'île Ogyvie d'Ulysse à l'Atlantide. N'est-elle pas habitée par Calypso, la fille du sage Atlas ? L'astronome, ami de Voltaire, rappelle aussi que c'est un authentique Hyperboréen, Abaris, qui apporte à Lacédémone le culte de Proserpine et bâtit son temple*.

L'origine nordique des Spartiates ne faisait donc aucun doute.

Bailly connaît bien sa mythologie classique et il évoque pour Voltaire l'histoire de Borée, roi des vents du Nord, qui enleva Orythie, dont il eut trois fils : Atis, Vili et Wei. Il raconte aussi l'histoire des tables d'airain apportées à Délos depuis les montagnes Hyperboréennes. Délos pour lui, est l'image de Basilée, la « roïale ». On retrouve à la fois la capitale des Atlantes, dont parle Platon, et l'île sacrée, découverte au large des terres germaniques par Pythéas. Et à laquelle Pline donne le nom d'Osericta, ce qui n'est pas tellement loin du nom allemand primitif d'Héligoland : Austeravia.

Mais la localisation matérielle de l'Atlantide semble importer assez peu à Jean-Sylvain Bailly, qui situe la terre sacrée du Nord en Islande, au Groenland, au Spitzberg ou en Nouvelle-Zemble, indifféremment.

LA QUÊTE D'UNE TRADITION PRIMORDIALE

La thèse de Jean-Sylvain Bailly, qui faisait de l'Atlantide Hyperboréenne le centre primitif de la civilisation, ne parvint pas totalement à vaincre le scepticisme de ses contemporains. Plusieurs personnes n'hésitent pas à prendre le contre-pied de Bailly. Anton Cadet affirme en 1785, que l'Atlantide est bien « atlantique » et que les Canaries et les Açores restent les dernières épaves visibles du royaume englouti. Quant à Brory de Saint-Vincent en 1803, il s'ingéniera à trouver d'étranges similitudes entre les civilisations du vieux Monde et le nouveau, entre l'Égypte et le Mexique.

La Fable tenace de l'île entre deux continents.

Cette théorie devait connaître un beau succès. En 1874, le Français Roisel tente de donner une interprétation métaphysique au mystère de l'Atlantide, par l'étude des symboles religieux sur les deux rives de l'océan Atlantique.

Désormais l'idée était lancée et elle fera fortune. Qu'on compte deux ou trois millénaires de différence chronologique entre la civilisation égyptienne et amérindienne, ne semble pas préoccuper les défenseurs de cette thèse, qui recevra en 1882 le renfort de l'homme politique américain Ignatius Donnelly dans *The Antediluvian World*. Cet historien amateur soutient et accrédite la thèse d'un mystérieux continent situé en plein cœur de l'océan atlantique et hautement civilisé.

L'ennui pour les partisans de cette thèse c'est la contre-attaque des océanographes. Le Suédois Hans Petterson, de Göteborg, a publié en 1948 : *Atlantide et Atlantique*. Pour lui il n'y a aucun doute « Un continent Atlantide dans l'océan Atlantique est un cadavre géophysique qu'aucun géologue ne peut rappeler à la vie. ».

Cette fiévreuse recherche avait pourtant mobilisé nombre de savants et d'imposteurs. Comme le prétendu petit-fils d'Henry Schliemann, qui affirmait dans un article du *New-York American*, vers 1912, avoir trouvé la clef de l'énigme au Tibet, à l'aide d'un mystérieux manuscrit.

En 1922, un savant germano-bohémien, du nom de K.G. Zschaetz, prétendra même dans son livre *Atlantis, die Urheimat der Arier*, que le continent disparu ne pouvait être que la patrie primitive de ces fameux Aryens dont parlait temps le comte de Gobineau. L'Atlantide s'identifiait à l'Asgard, la demeure des dieux nordique, et se situait en Asie, alors considéré comme le berceau des Indos-Européens. Ce Zschaetzch avait bien mis le doigt sur la liason évidente entre l'Atlantide et l'Hyperborée, mais il se laissa emporter par une passion raciale, qui, a force de vouloir trop prouver, ne prouvait plus grand-chose.

Pourtant, si l'Atlantide était mystérieuse, voire inexistante, pour certains spécia-

listes modernes, l'Hyperborée n'en demeurerait pas moins une certitude. Hérodote, Diodore, Virgile, Pline, ou Ptolémée ne la prenaient pas eux, pour un pays légendaire mais pour une réalité, assez bien localisée au Nord du monde qu'ils pouvaient appréhender. Ils y voyaient **le pays de l'âge d'or**, dont la nostalgie ne cessait de tourmenter les humains, toujours encline à regretter « un bon vieux temps ». Les Anciens parlent de l'Atlantide avec des larmes dans la voix, comme certains folkloristes évoquent aujourd'hui les coiffes du temps de Louis-Philippe.

Quand le récit mensonger représente la vérité...

Cette immense nostalgie ne s'explique pas sans une réalité historique. Ces mythes* de Thulé, de l'Hyperborée, de l'Atlantide possédaient, un étrange pouvoir de « mobilisation », ils incarnaient une force proprement religieuse*.

La résurgence de ces mythes paraît donc normal à une époque où l'Europe commence singulièrement à vaciller sous le coup des idées révolutionnaires et des découvertes scientifiques. Les Hommes ne peuvent se passer de mystère, au déclin du Christianisme va correspondre une étrange montée des sectes, et autres forfanteries. Le phénomène semble s'accroître de nos jours, où le chaos s'accroît dans l'Eglise et dans toutes les structures dites à tort "traditionnelles" dans notre morne société industrielle. Les piliers s'écroulent. Phénomène d'autant plus irrésistible que les incontestés sont devenu contestables et qu'ils sont les premiers à perdre confiance en eux-mêmes. Les bonimenteurs et les magiciens triomphent. L'Atlantide tiendra sa place dans les hantises de tous les anciens croyants désorientés par cette mort inéluctable de Dieu que leur annonçait Nietzsche.

Dans ce Chaos et cette décadence, les anciens dieux reviennent en force et les vieux mythes reprennent une vigueur exceptionnelle. Ce qui peut effectivement nous réjouir, puisque le passé n'est jamais que la jeunesse.

Les traces du royaume originel disparu étaient visibles derrière tous les grands événements historiques de la très grande antiquité européenne. Et non pas, comme le prétendait la Société Théosophique de Mme Blavatsky et de Rudolf Steiner, retrouvable par l'occultisme.

Les cavaliers doriens n'avaient pas surgit du néant pour apparaître soudain sur les rivages ensoleillés de la mer Egée. Ils venaient du Nord et des côtes de l'ambre. Ils appartenaient au monde de l'Hyperborée. L'Atlantide avait été pour les anciens ce que devait devenir le Graal pour tout le Moyen-Age.

La tradition atlanto-boréenne nous apprend quel est le véritable nom de notre patrie. Elle brille de tous les feux du soleil. Et pourtant elle se situait dans le Nord. Cette une religion* qui possède aussi ces mystères. Mais Thulé est depuis la plus haute Antiquité, une terre du soleil invaincu : *Thulé ultima a sole nomen habens*.

« L'intervention » de Julius Evola, le maudit.

On pourrait présenter son œuvre comme une "Kabbale fasciste". Mais l'action politique avant et pendant la dernière guerre, importe peu, au regard de sa contribution à l'analyse de notre temps et à la connaissance de notre passé. Que ce grand souffrant solitaire, paralysé sur son lit depuis sa blessure de 1945 jusqu'à sa mort en 1974, fut un maudit et, comme le dit *l'Encyclopédie de l'Inexpliqué*, « un apôtre de la contre-culture » importe assez peu.

De la lecture de *Révolte contre le monde moderne*, on ne doit pas sortir évolutif. Mais on peut utiliser le code civil sans être Bonapartiste. Ce livre semble assez

bien éclairer la route de l'Hyperborée.

Pour le grand chercheur italien de la Tradition, il ne paraissait pas impossible que ce "paradis perdu" dont rêvaient les anciens, en le nommant Atlantide ou Thulé, se trouvât au pôle Nord. Evola n'était pas le premier à l'affirmer et rejoignait l'intuition de Jean-Sylvain Bailly :

« La localisation du centre ou siège originel de la civilisation « olympienne », dans une région boréale ou nordico-boréale devenue inhabitable correspond à un enseignement traditionnel fondamental que nous avons exposé ailleurs, avec des données justificatives à l'appui. Une *tradition Hyperboréenne*, dans sa forme originelle « olympienne » ou dans ses résurgences de type « héroïque », se trouve à la base d'actions civilisatrices accomplies par des races qui, durant la période s'étendant entre la fin de l'ère glaciaire et le néolithique, se propagèrent dans le continent euro-asiatique. »

Guillaume Postel, originaire de Barenton, qui vécut au XVI^{ème} siècle et mourut dans les prisons de l'Inquisition, a écrit dans son *Compendieum Cosmographicum* : « Le paradis se trouve sous le pôle Arctique ». Et qu'était le paradis pour le clerc d'origine nordique, si ce n'est la transposition mystico-théologique du souvenir de la patrie primordiale ?

L'explication du "polaire" en valait une autre. Le Nord devenait ainsi **le centre [N2]** suprême du monde et l'archétype de toute « domination » au sens supérieur du terme. Dans toutes les traditions indo-européennes, des souvenirs concordants parlent de cette terre, devenue mythique par la suite, en rapport avec une congélation ou un déluge*.

L'origine polaire des Hyperboréens.

Certes on ne peut pas accepter les conclusions de Julius Evola sans réserve, ni sans méfiance. Pourtant son explication par les voies du traditionalisme semble beaucoup plus cohérente, que tout ce qui à été dit sur le sujet jusqu'ici., et qui situait invariablement l'origine de notre civilisation dans quelque fabuleux proche orient.

Les glaces du Pôle satisfont bien davantage que tous les sables du désert. Ce passage rejoint ce qui est dit dans la religion* nordique primitive, du moins telle qu'elle est dévoilée en partie par les textes de l'Edda et d'innombrables témoignages archéologiques :

« Nous ne reviendrons pas sur cette manifestation de la loi de solidarité entre causes physiques et causes spirituelles, dans un domaine où l'on peut pressentir le lien intime unissant ce qui, au sens le plus large peut s'appeler "chute" – à savoir la *déviaton* d'une race absolument primordiale – et la *déclinason* physique de l'axe de la Terre, facteur de changements climatiques et de catastrophes périodiques pour les continents. Nous observerons seulement que c'est depuis que la région polaire est devenue déserte, que l'on peut constater cette altération et cette disparition progressive de la tradition originelle qui devait aboutir à l'âge du fer ou âge obscur, Kali-Yuga, ou "âge du loup" (Edda) et, à la limite, aux temps modernes proprement dits. »

A partir de l'hypothèse boréale qu'avait proposé Julius Evola, on arrive tant bien que mal à reconstituer une chronologie acceptable. Cette race boréale primitive s'était donc mise en mouvement :

« Porteurs du même esprit, du même sang, du même système de symboles*, de signes de vocables, des groupes d'Hyperboréens (venus du Pôle) atteignirent d'abord l'Amérique du Nord et les régions septentrionales du continent européen. »

² **Un Centre : un "pôle civilisationnel" et non pas géographique ou magnétique**

Puis une seconde vague d'Hyperboréens se serait avancée, quelques milliers [?] d'années plus tard, vers l'Amérique centrale et surtout vers ce continent mystérieux qui devrait être un jour englouti. Ce sont ces Hyperboréens "atlantes", constituant un centre de civilisation à l'image du berceau polaire originel, qui auraient peuplé l'Atlantide de Platon.... Cette "race" nordico-atlantique aurait ensuite essaimé en Amérique méridionale et en Europe occidentale. Cela se passait à la fin de l'époque glaciaire [?].

Quant à la race purement nordique, directement issue du "Pôle" hyperboréen, et établie en Europe septentrionale, elle aurait alors accompli une immense migration de la Scandinavie en Asie [Mineure], où l'on situe à tort le "berceau" des Indo-européens*. Dans leur long voyage, les Hyperboréens devaient même atteindre la Chine et l'Afrique ainsi que l'attestent des mégalithes isolés.

L'Atlantide nous conduit ainsi à la civilisation mégalithique des menhirs, des cromlechs et des dolmens. On découvrait ainsi les peuples "à la hache de combat". Les Hyperboréens sont donc passés de l'âge d'or à l'âge d'argent. Et ainsi on arrive tout naturellement à la troisième ère, à l'âge du bronze. Evola le nomme l'âge titanique, sans cesser de le relier à l'Atlantide. D'après cette migration reconstituée, on peut peut-être enfin mieux appréhender, pourquoi les Héllènes croyaient que les dieux étaient nés de la mer. Ils avaient surgit du monde nord-atlantique. Le Pôle, le Soleil et la Mer : voilà une Trinité qui vaut tous les monothéismes.

Cela peut-être tenu pour une chronologie, ou plutôt un enchaînement historique : il y'a le Pôle - ce qui paraissait possible ; l'Atlantide ce qui paraissait probable ; Thulé - ce qui paraissait certain.

L'aventure des « Hyperboréens », ce peuple que les anciens croyaient supérieur et d'origine "divine", courait sur des dizaines [0.] de millénaires. Mais il devait désormais s'incarner en une époque préhistorique précise, celle de l'âge du bronze.

De l'Atlantide à l'âge du bronze

Paul Le Cour à travers les numéros de sa revue *Atlantis*, s'attachait à une tradition qu'il nommait à juste titre, "atlanto-boréenne". Il établissait une totale identification entre les Atlantes et les Hyperboréens. Il à écrit : « Il est probable que la civilisation la plus anciennement connue date de la découverte du bronze, que l'on attribue précisément aux Atlantes ». La Quête de Thulé conduit alors sur le peuple de l'âge du bronze, après une escale dans l'Atlantide*. Une Atlantide qui paraît ainsi de moins en moins mythique.

L'alliance du cuivre et de l'étain a permis la fabrication d'un métal vite devenu légendaire. Pour l'histoire de notre monde, le bronze a plus de valeur que l'or. Et il porte encore aujourd'hui le nom mystique d'airain. Les hommes du Nord ne devenaient-ils pas des dieux* en devenant forgerons ? Ainsi, les Nibelungen apparaissaient singulièrement évocateurs d'une réalité originelle.

On retrouve aussi Pythéas. Il était parti à la recherche d'une voie maritime pour rapporter l'étain. Le plus grand gisement se trouve aux îles Cassitérides, qui sont sans doute, Les Sorlingues ou Scilly, à l'extrémité occidentale de la Cornouailles britannique. Quant au cuivre, il n'est pas rare en Europe et l'île sacrée de Hélioland reste une véritable « mine de cuivre » à ciel ouvert.

L'île de Thulé n'était pas l'Atlantide, mais une "colonie" une étape, une "marche" des Hyperboréens. Une autre "colonie" [?] se trouvait à **Hélioland**.

Cela accrédite les découvertes du pasteur Jürgen Spanuth et sa théorie de ***l'Atlantide retrouvée***. Le monde avait connu plusieurs vagues de conquérants hyperboréens. Le récit de Platon "télescopait" l'aventure de la grande race des hommes blonds aux yeux clairs. Ceux que les Égyptiens appelaient "les peuples de la mer" ne venaient pas de l'Atlantide "atlantique", mais de l'Atlantide "scandinave", ou plus exactement jutlandaise. **Les preuves existaient. Tout autant que Pythéas, c'est désormais Spanuth qui montrait le chemin de Thulé.**

Heligoland, haut lieu atlante

Quand le pasteur archéologue Jürgen Spanuth prétendit, peu après la dernière guerre, avoir enfin localisé d'une manière certaine l'Atlantide, *il fut accueilli avec un scepticisme qui frisait le mépris et même la haine*. Il prétendait situer l'île des atlantes en Mer du Nord, il justifiait ainsi toutes les théories septentrionales (plus ou moins discréditées pour avoir été utilisées à tort et à travers par les Nationaux Socialistes).

Le pasteur Jürgen Spanuth était né en 1907, d'origine montagnarde autrichienne, il avait étudié à Vienne, Berlin, Kiel, avant de professer la théologie, l'histoire ancienne et l'archéologie à Wiener Neustadt. Pasteur de la petite ville de Bordelum, en Frise du Nord, non loin de la frontière danoise, il devait utiliser ses loisirs pour rechercher les traces de l'Atlantide.

Mais faute de moyens financier, il n'avait jamais réussi, à poursuivre, les fouilles sous-marines au large d'Héligoland. Ces fouilles sous-marines auraient, selon lui, totalement confirmé ses thèses. Le problème de Spanuth, vient peut-être du fait qu'il n'est jamais parvenu à organiser l'indispensable battage publicitaire autour de ces découvertes. Pourtant, sa démonstration restait d'une glaciale objectivité.

La réalité atlante à Medinet Habou.

Jürgen Spanuth s'est livré à une critique minutieuse du texte de Platon. Il a surtout eu l'idée de remonter à la source et de se rendre en Égypte, là même où Solon avait entendu, de la bouche des prêtres-historiens, le récit de l'invasion des Atlantes. Le pasteur va alors découvrir, dans les gravures et sur les tablettes du temple de Médinet Habou la clé de l'énigme atlantéenne. Le temple* de Médinet Habou a été construit par Ramsès III, qui régna dans les années 1200 à 1168 avant notre ère, ce temple fut appelé autrefois « le temple du grand No-Amun de Thèbes ».

Grâce aux documents qu'il a découverts, le pasteur Spanuth commence par dater la terrible catastrophe dont parlait Platon dans le *Timée*. Il date le formidable événement vers : – 1220. L'éruption du volcan de l'île Théra dite aussi Santorin, située à une centaine de kilomètres au nord de la Crète dans la mer Egée, provoquera des dégâts fantastiques dans toute le monde méditerranéen.

« Les fouilles faites en Grèce, en Crète et à Chypre, en Asie Mineure, en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte ont montré que toutes les villes, colonies, palais, temples avaient bien effectivement été détruit vers 1220 av. J.C par des tremblements de terre violent suivis de terribles incendies. » Cette éruption volcanique a été la plus puissante depuis l'ère glaciaire.

Les recherches archéologiques ont confirmé le récit, que l'on croyait légendaire, de Platon. Le pasteur Spanuth, s'il attache une importance capitale à l'éruption volcanique de Théra se refuse, certes, à confondre cette île avec l'Atlantide. Toutes les précisions du récit de Platon excluent la possibilité de situer l'Atlantide en Méditerra-

née ou même en mer Egée. L'île engloutie se trouve à l'extérieur des colonnes d'Hercule.

Après sa disparition, nous dit d'ailleurs Platon, la mer comporte de nombreux hauts-fonds qui rendent la navigation impossible, ce qui n'est pas le cas au large de la Grèce où le relief montagneux provoque des reliefs marins accentués. Quant au cône volcanique de Théra, il ne peut pas être assimilé à la plaine fertile dont parle le *Critias*.

Les deux grands courants des « peuples de la mer » en Méditerranée.

Peu après cet immense cataclysme, les “peuples de la mer”, dont parlent les Égyptiens et que Spanuth identifie aux Atlantes, venus du Nord, se sont heurtés aux Athéniens. « De nouvelles populations envahirent la Grèce entre 1220 et 1200, après les catastrophes naturelles, au cours de la Grande Migration appelée autrefois migration dorienne ou égéenne. Elle occupèrent tous les états grecs, les îles égéennes, la Crète et Chypre ; Seules Athènes et l'Attique ne purent être prises car les Athéniens se défendirent victorieusement derrière l'enceinte de Pélasgia et sauvèrent leur liberté. »

Les Atlantes vont alors attaquer l'Égypte. Cela se passe sans conteste vers l'an 1200. Les textes sur papyrus et les représentations murales permettent de restituer les grands événements de cette époque : Il existe à Médinet Habou environ dix mille mètres carrés de textes et de dessins muraux encore lisibles. L'égyptologue américain Breasted écrit : « On y voit les hordes des peuples du Nord et de la Mer combattant contre les mercenaires de Ramsès III. **Le grand mérite de Spanuth sera de comparer les gravures du temple de Médinet Habou avec les découvertes archéologiques de l'âge du bronze en Europe septentrionale. La parenté paraît évidente. Epées “à langue de carpes”, casques à cornes, bateaux à proue et poupe “à tête de cygne”, boucliers ronds, chars de combat à roue pleine, coiffure du style “couronne à rayons”. »**

Les peuples de la mer qui attaquent l'Égypte et vont subir une effroyable défaite navale sont incontestablement les Atlantes dont parle Platon.

Comment les Atlantes sont-ils venus jusqu'en Égypte, sur les rives méridionales de la mer Méditerranée, dont veulent tellement exclure certains « chercheurs » aveuglés par une exclusive passion antinordique ?

Pour Jürgen Spanuth, il ne s'agit pas d'une simple expédition militaire, mais d'**une véritable migration de population**. Les Atlantes ont émigré du Nord originel par la mer, avec leurs bateaux à tête de cygne, et par terre, avec leurs chariots à roue pleine. En descendant vers les pays du Sud, ils se divisent en deux grands courants.

L'un par la Grèce, subit un grave échec devant l'Acropole d'Athènes, mais réussit à occuper la Crète et à s'en servir comme base militaire d'où les Atlantes vont rayonner dans toute la Méditerranée orientale. Ils occupent Rhodes puis Chypre, mais ne cherchent pas à s'emparer des îles du nord et du centre de la mer Egée.

Un autre courant des peuples venus du Nord descend toute l'Italie, après être passé par le col du Brenner. On trouve indiscutablement les traces de ces Atlantes dans la vallée de Val Camonica, où plus de sept mille dessins rupestres s'apparentent étroitement, par la technique de gravure et les motifs, à ceux retrouvés dans la province de Bohuslan en Suède. Les Atlantes continuent leur longue marche vers le sud. Ils arrivent en Sicile. Désormais, l'Égypte se trouve encerclée par les Nordiques qui l'attaquent à la fois par la Lybie et par la Syrie.

La démonstration de Spanuth, montre que les Atlantes, dont parlent les prêtres égyptiens à Solon et les Peuples de la Mer, que décrit Ramsès III, se confondent. Ils sont « les peuples septentrionaux qui ont leur patrie dans la mer du Monde, au Nord, où ils règnent sur beaucoup d'îles et partie du continent. »

A la recherche de la patrie primitive des Atlantes

Les Anciens ont donné différents noms aux peuples que nous appelons aujourd'hui Aryens ou mieux Indo-Européens. Ils sont nommés ainsi, tour à tour : Peuples du Nord, Atlantes, Peuples de la Mer, Hyperboréens.

Ils semblerait même possible d'identifier, avec plus de précision ces Nordiques. Les textes égyptiens parlent des « Phrs » que les Hébreux appellent « Phelestim » ou Philistins, et que certains spécialistes identifient aux Frisons [FRS], des « Sakar » qui sont sans doute les Saxons, et des « Denen » que l'on peut identifier aux Danois. Ces guerriers venus du Nord pour attaquer les Égyptiens sont donc des pré-Viking ».

Ce qui paraissait frappant chez les Atlantes dont les papyrus égyptiens nous restituent les plans et les batailles, c'est leur confiance en eux. Les Égyptiens croient qu'ils révèrent un dieu de la jeunesse, de la Force et du Soleil, qui n'est autre que le futur « Apollon Hyperboréen » des Hellènes, et le Balder de la mythologie Nordique.

Mais leur lointaine patrie ne survivrait pas non plus à une catastrophe naturelle. Ramsès III rapporte « leurs villes furent englouties dans la mer » et le récit de l'Atlantide dit : « l'île Basileia sombra dans la mer et disparut. »

L'identification des Atlantes et des peuples de la mer, en ce Xème siècle avant notre ère, ne constituait que la préface de la démonstration du pasteur Spanuth. Son véritable but restait de localiser l'Atlantide et sa capitale Basiléia.

Selon lui, ce que les Anciens désignent par « en dehors des colonnes d'Héraclès » veut dire aussi bien au nord qu'à l'ouest du détroit de Gibraltar [N]. « Les peuples de l'Antiquité avaient une image géographique du monde très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui, ils pensaient que la Terre était un disque autour duquel coulait le Grand Cercle de l'eau (en égyptien : *sin wur*). Ce cercle terrestre, divisé en deux demi-cercles, nord et sud, se trouve partagé en neuf arcs, dont le neuvième se trouve tout à fait au nord. Là se situe l'île des Atlantes, ce que les Grecs nomment la colonne du Nord « *stela boreiros* », ou colonne d'Atlas, le porteur du monde.

On a retrouvé, selon Spanuth, une représentation de cette colonne nordique du ciel sur une cassette en ivoire du tombeau de Toutankhamon. Elle ressemble étrangement à l'arbre de Vie des anciens Saxons, la colonne d'Irmisul*, qui figure, gravé dans la pierre, sur le temple païen de plein air des Externsteine° près de Detmold.

L'océan Atlantique tire son nom du dieu Atlas qui se confond avec le roi Atlas, le fils de Poséidon et de Clito. On doit donc chercher la Mer Atlantique non pas à l'emplacement de l'actuel océan mais là où les Anciens plaçaient Atlas, le porteur du ciel. Toute la tradition antique, aussi bien hellénique qu'égyptienne, s'accorde à situer la colonne du ciel sous l'étoile polaire. Homère situe, sans hésiter, Atlas au pays des Hyperboréens et le décrit au nord du monde. Selon le poète de l'*Odyssée*, le jour et la nuit se rencontrent à l'extrême nord.

Pythéas racontera à son retour de Thulé, ce qu'il avait vu : « Les Barbares m'ont montré où le soleil se couche pour dormir. » Cette phrase est une des rares que Strabon a réussi à sauver du récit original du grand voyageur massaliote.

L'île de l'ambre jaune, capitale du continent englouti.

Le pays où, selon la légende de Prométhée enchaîné, séjournent Atlas et les vierges hyperboréennes apparaît, avant tout, comme le pays de l'ambre*. Pour Jürgen Spanuth, l'ambre hyperboréen n'est autre que l'orichalque atlante. C'est la matière qui après l'or « représente la plus haute valeur pour les hommes de l'époque ». L'ambre jaune, que les Grecs nomment *élektron*, se trouve sur les côtes de la Baltique et de la Mer du Nord, surtout sur la côte occidentale du Jutland au foyer d'origine des peuples hyperboréens.

Pythéas avait naguère découvert l'île de l'ambre. Aba-Alo, Electris, Hélioland et Basileia pouvaient-elles se confondre ? C'est une île dans la mer, avec des bancs de sables... Selon Spanuth, il s'agirait bien de la capitale des Atlantes, qui fut engloutie vers le XIII^{ème} siècle avant notre ère, pour ressurgir vers le VIII^{ème} ; « phénomène souvent observé pour des îles englouties sur la côte occidentale du Schleswig-Holstein ».

Le géographe grec Marcellus écrit, d'ailleurs : « Les habitants des îles dans l'océan du Nord avaient conservé le souvenir de l'Atlantide transmis par leur ancêtres ; une grande île qui avait existé autrefois dans cette région et avait dominé pendant de nombreux siècles toutes les autres îles de la mer extérieure ; cette île avait été consacrée à Poséidon ; elle avait été un jour envahie par la mer et détruite. »

Cette île sacrée de l'ambre jaune et du cuivre ne peut se situer que dans la baie sud-est de la Mer du Nord, à un jour de navigation de l'embouchure du fleuve Eridan, qui n'est autre que l'Eider. Comme dans le récit de l'Atlantide de Platon, la navigation y est rendue très difficile par la présence des hauts-fonds.

Ce qui paraissait fantastique dans cette localisation, c'était l'existence d'une liaison Mer du Nord et mer Baltique, par l'Eider, la Treene en amont et la Schlei en aval. Ainsi, coupé à sa base par un véritable bras de mer, le Jutland tout entier était naguère une île. Après la disparition de Basileia, capitale des Atlantes, surgit le « mur de brisants » de Lunden, qui devait contraindre l'Eider à se jeter à près de cent kilomètre plus au nord et modifier profondément la carte hydrographique du pays de l'ambre. Après la catastrophe de 1200, tout le paysage va être changé. [N³]

Vert, Blanc, et Rouge : les couleurs d'Hélioland.

Le texte de Ramsès l'Égyptien parle d'un « pays saint » *neteraa*, et Platon utilise un terme similaire *chora hiera*. Le terme égyptien et le terme hellénique ont la même signification, celle de **terre sacrée**. Adam de Brème, qui vécut au XI^{ème} siècle de notre ère, appelle lui aussi l'île de Hélioland *Terra sancta*. On ne peut, cependant, pas croire à l'identification de l'île actuelle et de la capitale des Atlantes, si minutieusement décrite dans le *Critias*, avec ses enceintes concentriques. Mais Hélioland pouvait fort bien se confondre avec ce rocher dont parle Platon et qui « se dresse très haut et à l'air d'être découpé au couteau ». Constitué de « roche rouge, blanche et noire », nous dit le texte du philosophe grec, il domine la plaine ou s'étend la capitale des Atlantes, avec le palais des dix rois et le temple dédié à leur père Poséidon.

Dans le vieux symbolisme héraldique, le noir s'apparente souvent au vert et au bleu. On retrouve alors, dans la description de Platon, ces couleurs mêmes dont parle un vieux proverbe de la Frise du Nord :

³ **catastrophe** : Sur ses origines voir les 3 hypothèses <r.t> dans les art. Déluges* et Atlantide*...

*Grün ist das Land
Weiss ist der Strand
Rot ist die Kant
Das sind die Farben von Helgoland.*

« Verte est cette terre, blanche est cette plage, rouge est cette falaise.
Ce sont les couleurs d'Héligoland. »

La sagesse populaire des Frisons retrouvait, pour évoquer le rocher sacré, les termes mêmes dont s'était naguère servi Platon ! Héligoland se trouvait, au temps de Pythéas à une journée de voile de la côte de l'ambre et de l'embouchure des fleuves. Il ne faut plus aujourd'hui que trois heures aux paquebots blancs chargés de touristes pour naviguer de Cuxhaven à l'île sacrée des peuples de la Mer du Nord.

C'est une mer peu profonde, où d'invisibles chenaux serpentent entre les bancs de sables. On retrouve le paysage décrit par Platon dans le *Timée* : « cette mer est encore de nos jours inexploitable et infranchissable, en raison de couches de limon très gênantes que laissa l'île disparue » et dans *Critias* : « Il s'est formé des hauts-fonds impraticables, au point d'empêcher les navigateurs qui veulent se rendre de la mer de l'autre côté, de poursuivre leur route. »

LES VISITEURS DE L'AUBE

Tout ce que l'on devait raconter, on ne l'avait pas appris sur les bancs de l'école ni de l'université : on nous avait volé notre passé. La route vers nous-mêmes. Dans la grisaille des études, Babylone avait été naguère plus familière que Thulé. Nos enfants allaient grandir dans un monde qui avait volontairement coupé tout lien avec son propre passé. Notre aventure en ce siècle resterait indéchiffrable à qui ne savait ni où ni quand tout avait commencé.

La révolution néolithique, triomphe de la volonté

Il n'existe même pas un petit manuel expliquant clairement l'émergence des Hyperboréens et la grande migration qui devait les emporter, au bel âge du bronze à la conquête de ce continent européen, que nous prétendons aujourd'hui unir. Alors que nous avons oublié ce qui a fait, voici des millénaires, son unité profonde. Tous les économistes jonglant avec le charbon et l'acier ignorent que le bronze avait été jadis le plus indestructible des alliages et le symbole même de notre antique alliance. Toute notre aventure avait la même origine, tous nos peuples avaient le même sang, toutes nos nations divisées n'étaient que les débris d'un immense empire qui n'avait d'autre loi que de savoir chaque homme maître de lui-même.

La nostalgie de l'Atlantide n'étaient que le souvenir d'une cité harmonieuse et organique. Cette cité n'était pas une quelconque capitale, fût-elle située sur une île mystérieuse, mais une forteresse invisible, que chaque peuple hyperboréen portait en lui-même, comme une image radieuse. Thulé se trouvait partout où des hommes restaient fidèles à la loi indicible que personne ne pouvait transgresser.

Pour raconter la chevauchée des Hyperboréens. Il fallait d'abord établir une chronologie. Qu'ils viennent de ce "Pôle originel", dont avait parlé naguère Julius

Evola, ou qu'ils surgissent du néant de l'inconnu, quelque six mille ans avant notre ère, n'empêchait pas de situer leur origine dans la grande plaine nord européenne, entre la presqu'île du Jutland, à l'ouest, et le golfe de Finlande, à l'est.

Une telle localisation pouvait sembler arbitraire. Mais sa logique interne apparaissait absolue. Faire venir les Hyperboréens du Proche-Orient allait à l'encontre de toutes les découvertes archéologiques qui devaient être volontairement occulté par tous ceux qu'anime la hantise morbide du reniement. L'Homo Nordicus semblait se tenir droit sur ses jambes sans avoir besoin de son tuteur méridional.

L'aventure nordique commençait voici huit mille ans. La volonté y tenait la première place. Passer de la cueillette et de la chasse à l'agriculture et à l'élevage représente un prodigieux bond en avant. En un sens, dans cette plaine nordique si cruelle aux paysans aux prises avec un climat impitoyable, c'était un défi qui rejoignait la légende hellène de Prométhée dérobant le feu aux dieux*.

Joseph Déchellette, qui devait trouver la mort sur le front à cinquante deux ans, dès les premières semaines de la Grande Guerre I, laissait une datation qui n'a jamais été réfutée. Cet érudit date de deux millénaires et demi avant notre ère les débuts de l'âge de bronze européen. Des centaines de milliers d'objets témoignent d'une activité prodigieuse et méconnue.

Ces objets n'avaient pas été fabriqués par n'importe quels hommes. Les archéologues accourraient en renfort et constataient l'identité entre une culture et une ethnie que l'on nomme hyperboréenne. Un débris de poterie ou un fragment de hache ressuscitait ainsi l'artisan ou le guerrier qui avait naguère émergé dans l'histoire, pour modeler le monde selon son goût et selon sa force. Ces crânes trouvés dans la terre d'Occident n'étaient pas, le signe de la mort, mais au contraire le signe de la vie éternelle. Ces hyperboréens n'étaient pas anéantis puisqu'ils nous avaient fait ce que nous sommes. Ces cimetières épars restaient de prodigieux témoins de la grande création.

La longue Marche des Hyperboréens vers le Soleil.

Les hommes de Thulé restaient des Visiteurs de l'aube, et il est préférable de les nommer Hyperboréens plutôt que Aryens ou Indo-européens*. Le premier terme garde des relents de propagande belliqueuse et le second évoque la classification ardue des philologues.

Vers – 2500, la souche originelle hyperboréenne se fractionne et tout ces peuples se mettent, les uns après les autres, en mouvement. A l'origine de la révolution blanche, ils avaient accompli une Longue Marche. La steppe et l'océan les attendaient. Ils avaient mis au point des armes de bronze qu'ils devaient lancer dans les balances de l'Histoire. Ils savaient dompter des chevaux et construire des navires. L'épée, l'étalon et le bateau : le monde appartenait désormais à leur **volonté**.

Quand ils se mettent en marche vers des contrées moins rudes, les Hyperboréens sont peu nombreux. Dix à douze millions d'hommes, tout au plus. La population des Pays-Bas actuels. Le Midi, le Grand Midi, soudain les attire comme un aimant. Soif de terres et de batailles ? Besoin irrésistible de découvrir et de dominer ? Désir instinctif que rend bien l'expression populaire : **« se tailler une place au soleil. »**

Partis d'un foyer originel que les spécialistes moderne situaient, sans hésiter, du côté de la Lituanie, les Hyperboréens vont déferler en vagues successives. Ces vagues conquérantes venues du Nord, "matrice des nations" comme disaient les Anciens, devait s'échelonner sur plusieurs siècles. Certaines vont disparaître en route ou rejoindre d'autres rameaux, certaines vont marcher sans trêve jusqu'au bout et atteindre la

Chine et l’Afrique, certaines vont séjourner longtemps dans les sites intermédiaires avant de reprendre la Longue Marche.

Les Hyperboréens ont imposés irrésistiblement la loi de leur armes à ces populations subjuguées que les érudits appellent parfois en Europe les Asianiques, sans pouvoir dissiper la brume qui les entoure.

Les anthropologues s’accordent pour classer les Hyperboréens comme « Nordiques » et les Asianiques comme « Alpins », « Dinarique » ou « Méditerranéens ». N’importe quel manuel sur la population de notre continent situe ces peuples conquis sur une carte et leurs noms sont restés familiers : Basques, Ligures, Ibères, Sicules, Etrusques, Pélasges ou Crétois. Ils n’appartiennent pas au Septentrion, mais ce sont aussi des occidentaux.

Le monde “barbare” et le monde “classique” ne font qu’un.

Quand ils vont arriver en Inde et imposer leur loi, ils ne sont plus qu’une poignée, vouée à disparaître, après avoir marqué leur conquête d’une empreinte spirituelle et sociale indélébile. Mais tandis qu’ils s’évanouissent au cœur de l’Asie profonde, dans le décor grandiose des plaines que parcourent les fleuves immenses, quelques-uns parviennent à gagner les hautes vallées et vont terminer leur aventure sur le Toit du Monde. Ils ont voulu mourir plus près du soleil, retournant à la glace originelle, où leurs âmes peuvent retrouver leur plénitude.

Pourtant ceux qui ont préféré la route du Sud à la route de l’Est, vont faire retentir toute l’Europe du piaffement des sabots et du hennissement des chevaux. La chevalerie médiévale apparaissait, alors comme la dernière charge de la cavalerie hyperboréenne. A trois millénaires de distance, on retrouvais les centaures qui devaient un jour mourir à Balaklava et à Reichshoffen, dans nos guerres fratricides du dernier siècle. Nos ancêtres avaient été les plus grands reîtres de l’Histoire et nous restions les héritiers de ce gigantesque Cadre Noir qui avait naguère conquis la moitié du monde.

L’aventure des lointains Hyperboréens avaient été méconnue et occultée. Sur les bancs des écoles, on n’a jamais appris ce qui unissait les peuples dont les enfants d’Europe n’apprennent les noms qu’en bâillants : « Les Thokariens, les Thraces et les Phrygiens, les Scythes, les Cimmériens, les Hittites, les Hyksos que Jürgen Spanuth compare au Philistins...

L’Histoire entre la Grèce et Rome est plus connue, mais nombreux sont victimes de cette opposition cardinale Nord contre Sud. Les hautes falaises d’Héligoland appartenaient au même monde que les pentes escarpées du mont Olympe. Il n’existait plus d’opposition profonde entre le monde « classique » et le monde « barbare ». Tous deux avaient été fécondés par le même génie audacieux des Hyperboréens. Ce qu’illustre bien cette phrase de Drieu la Rochelle :

**« Un peu d’Histoire divise les Européens,
mais beaucoup d’Histoire les uni !. »**

On retrouvait au pays des Saxons, des Jutes et des Frisons, les noms de ces peuples frères qui avaient naguère fondé la grandeur hellénique : les Ionens, les Achéens, et les Doriens, qui venaient selon Hérodote, des « terres au-delà des neiges ». Le *courage* spartiate et la *sagesse* athénienne, sont deux vertus essentielles des Hyperboréens étroitement complémentaires, qui traverseront les siècles. On les retrouve d’ailleurs inscrites en laine rutilante sur la toile bise de la Broderie de Bayeux, célébrant la victoire des Normands à Hastings en 1066 : *viriliter et sapienter*.

LE MONDE DU COURAGE ET DE L'HONNEUR.

On ne savait finalement que peu de choses sur ces **Atlantes hyperboréens que les anciens classaient bien davantage parmi les dieux* que parmi les hommes**. Ces peuples s'affirmaient d'abord comme des peuples de la mer. Même en se mettant en route vers les steppes et les forêts d'un immense continent, ils allaient toujours garder quelque secrète nostalgie de leurs naissances sur des rivages septentrionaux. Notre monde était né des vagues. C'est à dire finalement, de la glace. Le voyage, l'expédition maritime, la découverte, allaient longuement rester des hantises inséparables de l'esprit même de Thulé.

Des traits inscrits à jamais dans la pierre des temples.

Ces hommes de l'Hyperborée, il n'était pas si difficile de les imaginer. Tous les témoignages de l'Antiquité concorde étrangement. Quand les sculpteurs de la haute époque hellénique ont voulu représenter les dieux, ils leur ont donné les traits des conquérants doriens. La statuaire grecque exalte la beauté nordique. La description faite par des voyageurs ou des historiens : haute taille relative – cheveux blond ou roux, yeux très clairs, nez long et mince, menton affirmé ; se retrouve dans les bustes « classiques ». Les rois aux portiques des cathédrales gothiques ressemblent, trait pour trait, aux guerriers et aux athlètes de l'éternelle héllade. Est ce un hasard, si pendant mille ans, l'imagerie religieuse occidentale a donné au Fils de Dieu les traits les plus indiscutables du physique « hyperboréen » ? Mimétisme révélateur de la nostalgie d'une certaine image de l'homme que ce Christ souverain, avec ses yeux bleus et ses « traditionnels » cheveux blonds. Image du roi blanc si longtemps inchangée dans la ferveur populaire.

Pour restituer leur style de vie, les manuels d'Histoire, pourtant de plus en plus illustrés, n'aident guère l'imagination : on passe directement des hommes des cavernes, dont les peaux de bêtes accentuent l'aspect simiesque, à nos « ancêtres les Gaulois ». Il manque dans nos livres d'images, l'évocation de la vie à l'âge de bronze. Ces ancêtres semblent, sans doute, moins pittoresques que les chasseurs de renne ou les coupeurs de gui. Et puis les mythes à la mode n'y trouvent pas leur compte : les hommes préhistoriques sont de bons sauvages qui peuvent servir d'ancêtres à une humanité volontairement ignorante des différences d'ethnies et de cultures. Quant aux Gaulois, ils flattent toutes les mesquines passions nationales et les albums de bandes dessinées d'As-térix et de son comparse Obélix sont révélateurs d'un chauvinisme poussé jusqu'à la caricature. Les Hyperboréens par contre, ne peuvent que choquer ; ils nient les fausses frontières entre les Européens, mais témoignent de l'ancestrale réalité de la lutte entre le Nord et le Sud, entre Thulé et ses ennemis.

Un monde inconnu de paysans et de guerriers

Le fait qu'il n'y ait aucune rupture entre la civilisation hyperboréenne primitive, deux ou trois mille ans avant notre ère, et le monde germanique que devait découvrir Tacite, permet de retrouver le cadre dans lequel s'est naguère épanouie l'aventure de Thulé. Ces hommes de l'âge du bronze sont à la fois des paysans et des guerriers. Deux écoles historiques n'ont cessé de s'opposer à ce sujet. Certains ont voulu privilégier la vision du guerrier conquérant, tandis que d'autres magnifiaient le paysan

sédentaire. La vérité est qu'ils auraient pu être l'un et l'autre, tour à tour selon le rythme des saisons et les pressions des famines. Le cliché du soldat-laboureur est resté célèbre et Cincinnatus offre une assez belle image, à la rude époque romaine, de l'éternel Hyperboréen qui cultive son bien et défend son fait.

Paysans, les hyperboréens l'étaient sans aucun doute. Ils ont apporté, au cours de leurs migrations, des graines d'origine nordique totalement inconnues avant eux dans les contrées méridionales. Eleveur encore plus que cultivateurs, ils rassemblent d'immenses troupeaux de moutons et surtout de bovins, ils portent aux chevaux un intérêt qui se transforme vite en culte. L'animal de trait et de selle prend un véritable caractère religieux et se trouve consacré au soleil.

Ces paysans, le moment venu, savent se battre. Ils jalonnent l'Europe de sépultures, dans lesquels ils reposent avec leurs bijoux d'or et leur épées de bronze. Ils méprisent les arcs, « armes des lâches » et préfèrent défier l'ennemi au corps à corps. La métallurgie se développe rapidement. Charpentiers, tisserands, potiers travaillent dans de véritables ateliers spécialisés. Là encore, on peut suivre les conquérants à la trace. Comme les épées « à langue de carpe », les céramiques « à décors cordé » témoignent de leur passage et de leur établissement.

La famille reste la cellule de base de cette société. Elle apparaît résolument patriarcale et étendue aux parents les plus éloignés. Il se forme ainsi de véritables clans*, qui iront en s'élargissant jusqu'à constituer des tribus et des peuples. Dans cette famille, s'établit une sorte d'équilibre entre les époux. Si le père reste le protecteur des siens, la mère apparaît comme une gardienne. Elle obéit à son mari mais elle commande la famille et surtout elle éduque les enfants. La monogamie apparaît comme une règle nécessaire, la femme se trouve l'égale de l'homme. Sa moindre importance sociale est proportionnelle à sa surimportance familiale. Ce mépris de la gent féminine ne viendra qu'avec le christianisme et l'influence orientale.

La hantise passionnée de l'individualisme et de la liberté.

L'univers des Hyperboréens tournait autour de la famille, du clans, de la tribu, du peuple. Mais leur société était telle qu'on parvenait mal à imaginer des royaumes ou même des empires.

Les Hyperboréens sont trop attachés à leur liberté pour susciter le moindre pouvoir absolu. Le souverain doit s'entourer de conseils et même d'assemblées. Le souverain reste surtout responsable. Ce système peut paraître insolite pour qui s'est habitué à l'alternative stérile de la dictature ou de l'anarchie. Le régime des Hyperboréens n'est ni une monarchie ni une démocratie. **Le seul nom qui puisse lui convenir reste celui d'aristocratie populaire, car tout repose sur la sagesse et le courage, dans la grande assemblée des hommes libres.**

Ce « roi » très particulier existe dans toute l'aire de dispersion des peuples issus de l'antique monde de Thulé. On peut en trouver la preuve dans la racine désignant le mot roi chez les Indo-Européens. Cette racine identique prouve une généralisation du système dans toute l'aire de dispersion. La racine commune se trouve dans le sanscrit *rajan*, dans le gaulois *rix* et le latin *rex*, dans l'aryen *rada* (devenu l'indien moderne *raja*). La même origine se retrouve dans la désignation de la royauté et de l'Empire : *reich* germanique, *rig* indo-aryen ou *rike* et *rig* scandinave. Dans une communauté

homogène, comme l'était celle du Nord primitif, le libéralisme correspond à une mentalité profonde ; elle sera, peu à peu, noyée par les brassages de population résultant des migrations lointaines, où les conquérants, en faible importance numérique, se verront lentement conquis par leurs conquêtes. Les dictatures restent toujours des phénomènes de décadence. [une tentative pour freiner la décadence]^{r.t}

A l'intérieur de la communauté* hyperboréenne, les droits de l'individu restent, par contre, toujours librement reconnus. L'autorité ne ressemble en rien au despotisme théocratique du Proche-Orient. Chaque homme trouve sa place naturelle, selon ses dons plus que son rang.

Pourtant cette société libertaire et relativement égalitaire se trouve répartie en trois classe TMpas vraiment : le nom exact est "fonction*" ^{r.t} qui forment ce que le spécialiste Georges Dumézil a nommé la « tripartition » [ou trifonctionnalité]^{r.t}. On distingue ainsi les prêtres, les guerriers et les paysans. Malgré la prééminence de la fonction sacerdotale et souveraine, on peut voir dans ce système immuable une différenciation plus qu'une hiérarchie. La couronne, la charrue et l'épée ne s'opposent pas mais assurent, ensemble, la survie de la communauté.

La morale de la lumière et la foi du soleil.

Les deux mots qui reviennent sans doute le plus souvent dans les vieilles chroniques européennes, ce sont ceux de volonté et d'honneur. L'espoir, par contre n'a pas de sens. Ce qui compte c'est d'accomplir ce qui doit être accompli et non pas ce qui doit aboutir à un succès.

On retrouve dans toute cette « morale » de l'antique Hyperborée un certain goût pour les causes désespérées, une attitude de perpétuel défi, où le goût du risque s'exaltait jusqu'à dépasser toutes les limites du possible. Les guerriers spartiates de Léonidas aux Thermopyles restent, en ce sens, de purs hyperboréens. Ce qui compte ce n'est pas le plaisir mais le devoir. Non pas la soumission à un autre que soi-même mais la liberté de s'imposer une conduite conforme à l'imprescriptible honneur de sa lignée et de son clan.

On retrouve ce même esprit chez le noble arya, l'homoios dorien, ou le yarl norvégien. Depuis l'âge du bronze jusqu'à la conversion de l'Islande au christianisme, pendant quatre mille ans rien ne semblait avoir changé dans la morale et la foi de nos ancêtres. Devant les dieux*, ils restaient libres et fiers, ignorant l'humilité comme la terreur. Ils ignorent les dogmes étroits et les rites* figés. Affronter le destin* devient une règle de vie absolue, qui se prolonge même au-delà de la mort. Le seul « salut » reste de combattre, sans trêve et sans peur. Le Walhalla n'accueille que des guerriers.

On découvre ainsi l'opposition entre la religion* des Hyperboréens et celle des Asianiques qui reste de type matriarcal. Contre les déesses de la nuit et de la lune, les dieux du Nord s'affirment à la lumière du jour et du soleil. Le sacré* s'exprime dans le culte du feu* et s'exalte aux grandes fêtes* païennes du solstice d'hiver et du solstice d'été. Les temples* ne sont pas des cavernes sombres où règnent les ténèbres, mais des enceintes sacrées, bâties sur des hauts lieux, en plein vent giflées par la pluie et brûlées par le soleil.



Le prodigieux temple du soleil nordique

Le site de Stonehenge se trouve dans la plaine de Salisbury, sur cette vieille terre du Wessex. Cette cathédrale païenne nous écrase de toute sa puissance muette. Bien sûr il fallait traduire ce langage du silence, au début du XXème s. il n'existait pas moins de neuf cent quarante-sept théories pour expliquer le mystère de Stonehenge.

Vers 1100, Geoffroy de Monmouth, prélat gallois, dans son *Histoire des rois de Bretagne* qui devait donner naissance à tout le légendaire arthurien, relate que les mégalithes de Stonehenge, les fameuses « pierres bleues », furent apportées d'Irlande et transportées par Merlin l'Enchanteur. La légende n'était, certes, pas plus fausse que l'explication « historique » de l'architecte Inigo Jones, qui affirma, en 1620, que ce temple avait été, sans nul doute, édifié par les Romains. Le Dr Walter Charleton ne tarda pas à soutenir qu'il s'agissait d'une construction des Vikings danois, un millénaire plus tard, et que ce temple servait à leur élection. John Aubrey, au XVIIème siècle, fit enfin intervenir les inévitables druides. Les archéologues, depuis lors, n'ont cessé de remonter dans le temps pour dater Stonehenge.

Le cercle sacré délimite une enceinte d'un demi-hectare

Aujourd'hui, enfin, on commence à se rendre à l'évidence : Stonehenge n'a pas été bâti en un jour, ni même en un siècle. Commencé à l'époque néolithique, ce **temple solaire** a été modifié à plusieurs reprises jusqu'à l'âge du bronze.

Tout commence sans doute vers 2800 avant notre ère. L'aire circulaire sacrée se trouve isolée par un gigantesque fossé doublé d'un talus. Le diamètre de cette enceinte est d'environ quatre-vingt-dix mètres et ne changera plus désormais.

Pour se rendre au centre du sanctuaire de Stonehenge, il faut suivre la longue avenue d'herbe rase, bordée de fossés et de levées de terre. Etrange voie triomphale qui a survécu à l'épreuve du temps et paraît encore plus grandiose dans son dépouillement. Dans ce haut lieu de plein vent, plus aucun obstacle ne se dressait entre les hommes et le ciel où s'étiraient les dernières lueurs d'un interminable crépuscule.

A l'extérieur de l'enceinte sacrée, à quatre mètres du milieu de l'avenue, se dresse le bloc solitaire de pierre brute. En élevant ce mégalithe de plus de trente-cinq tonnes, les hommes des anciens âges nordiques n'ont voulu ni le polir ni même le tailler. Il apparaît dans toute sa rigueur élémentaire, tel qu'il fut extrait de la lointaine

carrière d'au-delà de la mer. Car les énormes pierres bleues viennent de Prescelly Mountains, à plus de deux cents kilomètres de ce haut lieu, du comté gallois de Pembrokeshire !

La première pierre du temple solaire, la plus élémentaire et la plus rituelle porte le nom de Heel Stone et reste dans son isolement tragique, celle qui possède, depuis des millénaires, le « pouvoir » qui émane de cet extraordinaire ensemble. Au-delà de cette gigantesque borne, se dressent dans son alignement, deux autres pierres, à plusieurs mètres l'une devant l'autre. La « porte du temple » : deux énormes blocs, de près de cinq mètres de haut, qui ne sont séparés que par une cinquantaine de centimètres. Une fois ce porche symbolique franchi, on avance dans la grande enceinte sacrée, strictement inscrite dans une circonférence parfaite, délimitée par un fossé et une levée de terre. Enorme rempart de sept mètres de large et de deux mètres de haut, qui entoure un champ véritablement « magique* » d'environ un demi hectare.

Cette levée de terre se trouve jalonnée par cinquante-six trous circulaires, distants entre eux de cinq mètres. Ils sont aujourd'hui peu visible et Aubrey, l'archéologue britannique qui les a, le premier, découverts, pense qu'il servaient à quelque culte de la Terre. Emplis de calcaire blanc, après la première période de l'histoire de Stonehenge, ils ont été à nouveau creusés pour servir de sépultures. Là reposaient des ossements humains, avec des débris d'outils et de poteries. Quatre pierres levées, les *Station Stones*, entourées chacune d'un fossé circulaire, se trouvent disposées symétriquement, non loin de la levée de terre extérieure. Elles délimitent, à l'intérieur de l'enceinte circulaire, les quatre angles d'une seconde enceinte rectangulaire.

[cf. [plan in § Stonehenge in art. astronomie*/ racines.trad.free.fr](#)]

Mais ces vestiges, qui remontent à la plus haute époque de Stonehenge, ne sont que des points de repère. Ils me conduisaient tous au cœur même du temple* solaire ; vers ces pierres centrales qui, malgré les injures du temps et des hommes, constituent l'ultime enceinte sacrée* de Stonehenge.

Au cœur même du gigantesque temple solaire

Le monument central a été réalisé plus tardivement, sans doute, cette fois par les hommes de l'âge du bronze. Plus de quatre-vingts grands blocs de pierre sont ainsi érigés en trois monuments concentriques.

Le cercle extérieur se trouve formé de trente pierres levées laissant entre elles un étroit passage, de moins d'un mètre. Chacun de ces gigantesques piliers pèse environ vingt-cinq tonnes. À six mètres au-dessus du sol, ils supportent l'enceinte circulaire, formée de pierres échancrées et rivées bout à bout. Plusieurs de ces mégalithes, pesant plus de six tonnes, sont tombés et gisent maintenant dans l'herbe rase, au pied des piliers. Mais l'ensemble de cette enceinte garde encore une impressionnante majesté.

Le centre du temple* solaire évoque un gigantesque fer à cheval de cinq portiques, encore plus haut que l'enceinte circulaire qui les protège. Les deux piliers centraux, lourds de cinquante tonnes, projettent vers le ciel un linteau de pierre à plus de sept mètres de haut.

Tout entier placé sous le signe du soleil triomphant, Stonehenge reste à la fois un observatoire et un temple. Il témoigne à jamais des connaissances astronomiques de ses constructeurs, mais il demeure aussi un prodigieux lieu de culte. Là se sont déroulées, dans ce passé lointain, les cérémonies de fidélité au rythme des saisons.



Quand se lève l'astre de feu au solstice d'été.

Enigme de l'Histoire, sans cesse interrogée par les archéologues et les astronomes, ce haut lieu n'a cessé d'intriguer et de passionner ceux qui se veulent fidèles à leurs à leur ancêtres et à leur destin*. **Dans ce temple à ciel ouvert, qui n'avait pas connu d'autre dieu* que le soleil, on retrouve encore quelques personnes, venus des vertes collines du Pays de Galle et des rochers roux de la presqu'île de Cornouailles, qui célèbrent le grand mariage de la terre et du feu, le grand culte tellurique de la seule force qui ne mente pas et de la seule vie qui soit éternelle.**

La vie semble mourir au solstice d'hiver, mais elle renaît au solstice d'été. Stonehenge, n'est pas le témoignage d'un culte disparu, mais le point précis où pouvaient désormais s'ancrer la certitude et l'espérance, pour tous ceux qui recherchent l'esprit inaccessible de Thulé. >>> NIFLHEIM.